



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 100.

SAMEDI, 9 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE!

Orsowa, le 7 mars.

Un courrier vient d'apporter à Recseb-Aga, commandant de la forteresse turque de New-Orsowa, un firman important, envoyé par le grand-seigneur; ce firman contient en substance ce qui suit :

« Comme la cour de Vienne et la Sublime-Porte sont convenues ensemble que New-Orsowa n'a point appartenu à la Valachie, mais anciennement à la Serbie, il est enjoint au pacha de remettre, à l'expiration du terme de l'armistice conclu avec les Serbiens, ladite forteresse à S. Exc. M. de Duka, général autrichien, commandant du Bannat. »

Le même firman accorde audit pacha Recseb-Aga, qui avait demandé sa démission, la faculté de se retirer dans les Etats autrichiens, s'il le veut; ou s'il préfère de revenir dans l'intérieur de l'Empire ottoman, il est convenu avec le général russe, prince Prozorowski, de le laisser librement passer par la Valachie. Déjà ce pacha, pour témoigner à la maison d'Autriche son parfait dévouement, a envoyé en présent à M. de Duka, conformément aux usages turcs, une chemise et un haut-de-chausses de soie; il a mis ses richesses en dépôt à Temeswar, sous la garde de la célèbre maison de commerce Naum-Nakry. La garnison de New-Orsowa est réduite, par les maladies, à deux cents hommes tout au plus.

(Gazette de France.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 27 mars.

On parle beaucoup ici d'un duel remarquable par l'acharnement des deux combattans. Deux enseignes du régiment de H... eurent un différend, et se rendirent dans les fossés de cette ville pour vider leur querelle; ils tirèrent d'abord chacun six coups, sans pouvoir s'atteindre. N'ayant plus ni poudre, ni plomb, ils convinrent de revenir en ville pour y prendre des provisions; ils retournèrent sur le champ de bataille, et ce ne fut qu'au dix-septième coup que l'un des deux combattans fut atteint d'un coup mortel.

(Gazette de France.)

Francfort, le 1^{er} avril.

S. A. E. le prince-primat, toujours occupé de nouveaux établissemens utiles, vient d'assigner un local convenable pour une grande caserne, devenue indispensable pour notre garnison.

— Dans le courant de la semaine dernière, S. A. s'est rendue à notre hôtel-de-ville pour assister elle-même à l'élection d'un nouveau représentant de la bourgeoisie, qui remplace un représentant nouvellement décédé. Cette démarche du prince a produit ici la plus agréable sensation. S. A. a aussi honoré notre casino d'une visite, et s'y est entretenue avec la plupart des membres de cette réunion.

— Notre commerce reprend chaque jour un peu d'activité, et notre foire sera assez brillante.

(Publiciste.)

Du 3 avril.

Les marchandises coloniales n'ont pas été très-recherchées depuis quelques semaines, ce qui en a fait un peu baisser le prix. Mais la semaine dernière, les demandes s'étant fait sentir assez vivement, ces denrées ont de suite augmenté de deux à trois pour cent. On reçoit de la France de fortes demandes d'indigo, ainsi que de quinquina.

— Des lettres de Leipsick nous apprennent que l'emprunt qui a été contracté par le roi de Saxe en Hollande, est entièrement rempli. C'est une nouvelle preuve de la confiance qu'inspire le crédit de la Saxe.

(Journal du Commerce.)

Schwerin, le 26 mars.

Notre duc vient de faire afficher ici la proclamation suivante :

« Comme il est devenu nécessaire de rendre nos troupes mobiles le plus promptement possible, afin d'empêcher toute communication et tout commerce avec l'Angleterre et la Suède, tant dans nos ports que le long de nos côtes, nous ordonnons, par la présente, que tous les fusils de munition et autres armes qui, à l'époque de l'occupation des Français et même depuis, se trouvent dispersés dans le pays, soient remis, par ceux qui s'en trouvent en possession, aux commandans militaires des villes les plus proches du lieu de leur domicile, et cela, au plus tard, dans l'espace de trois semaines. Lesdits commandans sont chargés par la présente de recevoir toutes les armes qui sont encore propres au service, de payer 2 rixd. pour chaque fusil, et une valeur proportionnelle pour toute autre espèce d'armes. »

(Publiciste.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 31 mars.

Par décret du 15 décembre 1807, ont été nommés MM. Ihringk, de Starkloff et Gschwind, administrateurs du trésor-public; M. de Meyer, payeur-général; M. Hastenpflug, caissier-général.

Par décret du 26 février, S. Ex. M. Meyttonnet, grand-maître de la cour, a été nommé conseiller d'Etat, et a prêté serment le 27 en cette qualité.

Par décret du 17 mars, M. le baron de Goude-nau, grand-chanoine au chapitre de Hildesheim, a été nommé vicaire-général et maître des cérémonies de la chapelle royale.

Un décret de S. M. du 18 mars, nomme aux justices de paix dans le département du Weser.

Par décret du même jour, et conformément au décret du 11 janvier dernier, et à partir du 1^{er} avril, les chambres administratives cesseront leurs fonctions.

Ne sont pas compris néanmoins dans cette suppression :

- 1^o. Les députations des accises et péages;
- 2^o. Les directions des mines, là où il en existe de particulières.

Les attributions, réunies dans les chambres, resteront distribuées ainsi qu'il suit :

Les préfets sont chargés seuls de l'administration générale, conformément aux sections I, II et III de notre décret royal du 11 janvier dernier;

Le contentieux, tant pour les contributions directes et indirectes, que pour les domaines, sera remis aux conseils de préfecture, conformément au §. 3 du décret précité.

Il sera créé incessamment, dans chaque département, pour l'assiette et le recouvrement des contributions directes, une direction des contributions et une conservation des forêts, pour l'administration des domaines et bois.

Aussitôt que les chambres seront dissoutes, les préfets feront séparer, par ordre de matières, les titres, papiers, actes et renseignemens qui composent leurs archives. Ils conserveront ceux de ces papiers qui seront relatifs à l'administration générale, dont ils sont chargés, et remettront successivement, et sous inventaire, à chacune des directions des contributions, des domaines et bois, les papiers, actes et documens qui intéresseront l'un ou l'autre service.

Les directions et conservations établies dans chaque département, se conformeront, pour la marche qu'elles auront à suivre dans leurs opérations, tant aux décrets émanés de nous qu'aux instructions qui leur seront adressées par les directeurs-généraux, avec lesquels elles entreront en correspondance.

L'administration du timbre, dans les départemens où les chambres en étaient chargées, sera gérée provisoirement par les directeurs des contributions.

Les administrateurs provisoires des mines seront pareillement chargés, et sous les mêmes conditions, de l'administration des salines.

Dans les départemens où il ne sera point nommé d'administrateur provisoire des mines, l'administration des salines sera confiée aux députations des accises.

Dans les départemens où l'administration forestière a été gérée par les chambres, elle le sera provisoirement et jusqu'au prochain établissement des conservateurs, par les grands maîtres des eaux et forêts seuls.

(Moniteur westphalien.)

ROYAUME DE WURTEMBERG.

Stuttgart, le 1^{er} avril.

Notre souverain vient de publier une nouvelle ordonnance sur la police des passeports. Il a, à certains égards, suivi les principes adoptés en France. Les modèles des passeports seront délivrés à l'imprimerie royale et envoyés à toutes les autorités. Tous les passeports non expédiés d'après l'ordonnance sont annulés. Il n'y a que les fonctionnaires supérieurs du royaume qui aient le droit de délivrer à l'avenir des passeports.

— On parle d'un nouveau système de finances qui doit être adopté pour le royaume de Wurtemberg.

Les dernières lettres de Vienne assurent que les officiers qui doivent former le grand état-major de l'armée autrichienne rassemblée sur les frontières de la Turquie, viennent d'être nommés définitivement par l'Empereur, sur la présentation de l'archiduc Charles. Le commandant en chef est, comme on l'avait annoncé d'avance, le feld-maréchal Bellegarde; le commandant en second, le général Duka; et le chef de l'état-major-général, le général de Stutternheim.

(Publiciste.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 5 avril.

Les troupes de la garde sont sur le point de se rendre à Amsterdam; un petit nombre seulement restera à Utrecht.

Il y a beaucoup de mouvement à Amsterdam pour l'établissement de la résidence royale. Le gouvernement a fait acheter différentes maisons dans cette ville pour y placer tous les bureaux. Les ministres étrangers s'occupent aussi de s'y pouvoir d'hôtels. Mais les travaux considérables qui se font à l'hôtel-de-ville ne sont pas terminés. En conséquence, l'entrée solennelle de S. M. dans la ville d'Amsterdam, capitale du royaume, qu'un décret royal avait fixée au 2 avril, sera différée de quelques semaines.

(Publiciste.)

ROYAUME D'ITALIE.

Venise, le 24 mars.

Le 16 mars, le Saint-Père a tenu, dans son palais apostolique, sur le Quirinal, un consistoire secret, dans lequel il a nommé : Archevêque de Strigonie, S. A. R. Charles-Ambroise-Ferdinand, archiduc d'Autriche, évêque de Vienne; archevêque de Léopoli et Halitz, dans la Galicie (ces deux sièges réunis et érigés en métropole du rit grec russe par S. S.), Mgr. Antoine Angelowicz, évêque de Premisla, du même rit; archevêque d'Athènes, in partibus, Mgr. Jean-François Guerrieri, chanoine de la basilique du Vatican; évêque de Vannes, Mgr. Pierre-François de Bausset, prêtre de la ville d'Aix; évêque d'Evria, in partibus, M. Nicolas Rauscher, prêtre du diocèse de Strigonie, et chanoine de cette métropole; évêque de Barcelone, Mgr. Paul Sichar, évêque de Gerra, in partibus; évêque d'Albarazin, le R. P. Fr. Joachim Gonzalez de Feran, prêtre de Cadix, de l'ordre des Prêcheurs.

Le pallium a été ensuite accordé à S. A. R. l'archiduc Ferdinand, archevêque de Strigonie, et à Mgr. Angelowicz, archevêque de Léopoli, du rit grec russe; le pallium, pour ce dernier, a été reçu des mains de S. Em. le cardinal Ant. Doria, par le R. P. Mickiewicz, procureur-général de l'ordre des moines de Saint-Bazile-le-Grand, de la nation russe.

(Gazette de France.)

INTÉRIEUR.

Gênes, le 30 mars.

Il regne ici depuis près de six semaines, des fièvres inflammatoires qui enlèvent beaucoup de monde.

Bordeaux, le 3 avril.

L'intérêt de l'argent que prête l'administration du Mont-de-Piété était à 2 centimes et demi pour franc par mois; M. le préfet, sur la proposition de M. le maire, président de cette administration, vient de réduire l'intérêt du prêt à 1 et demi pour cent.

Grenoble, le 3 avril.

Hier samedi, à 5 heures 50 minutes du matin, nous avons ressenti ici un tremblement de terre qui a duré près de 40 secondes, et dont la direction était du nord au midi. La durée de la secousse, qui a eu un moment d'interruption, a été constatée par plusieurs personnes réunies à la bibliothèque de la ville, très-près d'une sonnette attachée au mur, et qui mue à deux reprises successives, a fait entendre chaque fois deux sons très-distincts et très-forts.

Paris, le 8 avril.

L'exposition des projets d'Orangerie, ou Jardin d'hiver, envoyés au concours, aura lieu au Palais-Royal, dans les salles qu'occupait le Tribunat. Elle commencera samedi 9 avril, et durera quinze jours.

Les salles seront ouvertes depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 18 janvier 1808, sur la demande de Marie-Thérèse Reynon, autorisée par Jean-Baptiste Bolla, son mari, domiciliée à Frossac,

Le tribunal de première instance à Pignerol, département du Pô, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Julien-César Reynon.

Par jugement du 15 février 1808, sur la demande de Jean-Baptiste Swoltz, tailleur d'habits à Belfort, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Belfort, département du Haut-Rhin, a déclaré l'absence de Jean-Baptiste Joly.

Par jugement du 19 février 1808, sur la demande de Jeanne-Marie Séguier, veuve Jeze, d'Albi,

Le tribunal de première instance d'Albi, département du Tarn, a déclaré l'absence de Jean-François de Jean-Baptiste et de Jeanne-Cécile Séguier.

Par jugement du 7 mars 1808, sur la demande de l'administration des domaines en envoi en possession de la succession de Michel Jacqueline, fils naturel, décédé dans la commune de Cussy, le 17 mars 1807,

Le tribunal de première instance à Bayeux, département du Calvados, ayant fait droit sur ladite demande, a autorisé l'administration à régir ladite succession, et à faire vendre le mobilier dudit Jacqueline, en se conformant au Code de procédure, pour la vente de ces sortes de biens.

Par jugement du 25 février 1808, sur la demande de Claude Marmillon, tuteur des enfants de Louis Gerard,

Le tribunal de première instance à Arcy-sur-Aube, département de l'Aube, a déclaré l'absence de Jacques Gerard.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Reine Vasseur, épouse de Michel-Jacques Serrurier,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence dudit Michel-Jacques, disparu en 1796 de la commune d'Amboise, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

INSTITUT DE FRANCE.

Nous avons dit que, dans sa séance publique du 6 avril, la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut avait entendu la lecture de *l'Eloge de Corneille*, qu'elle avait couronné, et que son auteur, M. Victorin Fabre, a été proclamé au milieu des plus vives acclamations.

Nous ferons connaître cette nouvelle production de M. Victorin Fabre, qui, les deux années précédentes, a déjà obtenu les suffrages de l'Académie, lorsque son discours, dont il surveille en ce moment une édition correcte, aura paru avec les notes dont il est nécessaire qu'il soit accompagné.

Après la lecture de ce discours, qui, faite par M. de Fontanes, a été souvent interrompue par les applaudissements de l'Académie et ceux des auditeurs nombreux qui assistaient à cette séance solennelle, M. Legouvé a paru au fauteuil qui venait d'être occupé par M. de Fontanes, et a lu des fragments des discours qui ont obtenu l'accessit et des mentions honorables.

L'accessit a été obtenu par M. Auger, déjà couronné en 1804 par l'Académie pour *l'Eloge de Boileau*. M. Legouvé en a présenté une sorte d'analyse, et a lu les fragments qui suivent.

Voici le début du discours de M. Auger.

« Corneille n'était plus. Juste envers le mérite d'un frère à qui, pour se faire un beau nom, il ne manquait que d'en porter un moins fameux, voulant d'ailleurs que ce nom, le grand nom de Corneille décorât une seconde fois sa liste (1), l'Académie française avait donné pour successeur à l'auteur de *Cinna*, l'auteur d'*Ariane*. Le sort, qu'on n'accusera point ici d'avoir été aveugle et injuste, le sort choisit Racine pour accueillir le nouvel académicien, et payer à la mémoire du grand-homme qu'on venait de perdre, le tribut accoutumé de louange et de regrets. Racine, à cette même place, dans ce même fauteuil où siège encore aujourd'hui le chef électif de l'Académie, prononça l'Eloge de Corneille. Egal à son sujet par son génie, et sur-tout par cette noble équité, partage de la vraie grandeur en tout genre, il retraça dignement les glorieux travaux du fondateur de la scène française. Racine louant Corneille, est sans doute un des plus beaux spectacles dont l'histoire des lettres puisse conserver le souvenir. »

L'orateur entre dans son sujet, et après une histoire rapide des commencements de l'art dramatique en France, et des premiers essais de Corneille dans cet art, il passe de cette manière au *Cid* que *Médée* avait précédé.

« Corneille fit *Médée*, et le fameux *Moi*, qui révélait un grand caractère, révéla aussi un grand génie.

« Ce génie se fit voir tout entier dans le *Cid*; ce *Cid* qui, depuis près de deux cents ans, fait couler des larmes d'attendrissement et d'admiration; ce *Cid* dont le triomphe doit être éternel, puisqu'il est fondé sur celui des sentiments les plus nobles et les plus touchants, la piété filiale, l'amour et l'héroïsme. Corneille était trop supérieur à ses contemporains; leur goût ne sut peut-être pas apprécier tout le talent du poète; mais leur cœur fut vivement pénétré des beautés de l'ouvrage. L'enthousiasme fut à son comble :

Tout Paris, pour Chimène, eut les yeux de Rodrigue (2).

Ce ministre-roi, sous qui tremblait son maître, qui voyait la France à ses pieds, et mettait l'Europe en mouvement, fut jaloux d'un poète et alarmé du succès d'une tragédie. On eût dit qu'il craignait de n'être plus le premier homme de son siècle. Lui-même il aspirait aux triomphes de la scène; mais le génie de la politique n'est pas celui des lettres; le grand ministre était un mauvais écrivain, et son caractère, quelle qu'en fût l'élévation, n'était pas supérieur aux faiblesses de l'envie. Il déclama contre le *Cid* les basses fureurs d'un Scudéry, ce matamore littéraire, dont on méprisait justement les ouvrages, et qui voulait s'en venger par des cartels qu'on méprisait encore (3). On vit Richelieu (quelle vile passion que la jalousie et combien elle dégrade !); on vit Richelieu faire cause commune avec Colletet, Claveret, et tout cet amas de ridicules auteurs dont l'éclat imprévu du *Cid* offensait les yeux, et dont tous les honneurs

passés s'évanouissaient devant cette gloire naissante. Mairet lui-même, ami du grand-homme persécuté, digne de notre estime par une *Sophonisbe* que le *Cid* effaçait (4), mais que Corneille n'a point égalée en traitant depuis le même sujet; Mairet n'eut pas honte de se joindre aux détracteurs du chef-d'œuvre nouveau. Rotrou seul refusa d'en grossir le nombre; mais Rotrou avait du génie et une grande âme : il fit *Venceslas*, et il mourut victime de son dévouement pour ses concitoyens (5). L'Académie française, fondée par le ministre, et chargée par lui de faire la critique du *Cid*, se couvrit d'une gloire qui dure encore, en osant remarquer quelques beautés dans un poème qui en est rempli, et y relever avec modération des fautes qui ne s'y trouvent pas toutes. Tant de luges furent inutiles, tant d'efforts furent vains. Celui qui avait pu abattre l'orgueilleuse et puissante maison d'Autriche, ne put réussir à faire tomber une pièce de théâtre. La France entière retentit des applaudissements donnés au *Cid*; tout ce qui était beau fut comparé au *Cid* (6); le *Cid* fut traduit dans toutes les langues de l'Europe; l'Espagne elle-même, déposant sa fierté naturelle, consentit à recevoir, embelli par le génie de Corneille, ce même *Cid* dont elle était si vaine de lui avoir fourni le sujet (7).

« Qui pourrait calculer l'influence du *Cid* et ses résultats? Il est la base sur laquelle pose et s'élève, comme un majestueux édifice, tout le théâtre de Corneille, j'ai presque dit tout le théâtre français. Corneille, à l'effet que cet ouvrage a produit sur les autres, plus encore peut-être à l'effet qu'il a produit sur lui-même, Corneille sent qu'il a trouvé la tragédie et qu'il est né pour elle : dès ce moment il résout d'y consacrer tout son génie. De la hauteur où il vient de se placer, il découvre le vaste champ qu'il doit parcourir, il marque d'avance la route qu'il doit y suivre.

« Deux sentimens puissans, la nature et l'amour, régnaient d'accord dans le cœur de deux amans : tout-à-coup l'un vient à combattre l'autre; la nature emporte la victoire. Rodrigue et Chimène s'adoraient, s'adoreront toujours; mais Rodrigue venge son père outragé en donnant la mort au père de sa maîtresse, et Chimène veut venger le sien en demandant la mort de son amant. Ce triomphe de l'honneur et de la piété filiale sur l'amour; cet amour qui, des deux côtés, s'immole sans balancer; qui, conservant toutes ses forces, et même en puisant de nouvelles dans son sacrifice, rougit de le révoquer un seul instant, et presque d'en gémir; voilà ce qui toucha les cœurs en les élevant, ce qui fit verser des larmes aussi pures que le sentiment qui les faisait naître. La plus délicate, la plus profonde théorie de l'honneur et de la vertu est connue de ceux-là même qui n'en pratiquent point les plus simples devoirs, et nous savons d'autant mieux admirer les belles actions, qu'il semble que par-là nous compensions le tort de ne les point imiter. Corneille s'aperçut, avec une joie véritable, que la vue de ces combats généreux, de ces victoires vertueuses, dont son âme noble et forte concevait sans peine le charme quelquefois douloureux, et dont elle eût donné l'exemple au besoin, agissait presque aussi puissamment sur l'âme des spectateurs, que le tableau des misères et des faiblesses illustres (8). Dès-lors abandonnant la terreur à ces sujets antiques, où l'on voit un prince, victime marquée d'avance par la fatalité, se débattre sans vertu et succomber sans crime sous sa main irrésistible, ne renonçant point à la pitié, mais la réservant pour l'innocence qui se sacrifie elle-même, Corneille se décide à employer principalement le beau ressort, le ressort moral de l'admiration. Il veut agrandir, enflammer, épurer les cœurs que les autres déchirent ou amoindrissent. Cependant où puisera-t-il ses sujets? Il ne les puisera ni dans son imagination ni dans la fable. Des actions sublimes seraient, de toutes les fictions, les plus invraisemblables : ce n'est pas trop pour elles d'être des réalités et d'avoir le témoignage de l'histoire. L'histoire est remplie d'un peuple qui, faible ramas de bandits à son origine, mais poussant l'amour du pays jusqu'au fanatisme, et l'estime de soi-même jusqu'au mépris le plus féroce pour les autres, se rendit à la fin maître de l'Univers.

(4) La *Sophonisbe* de Mairet précéda le *Cid* de quelques années.

(5) Rotrou, lieutenant civil de Dreux, refusa d'abandonner cette ville que désolait une maladie épidémique, en fut lui-même attaqué, et mourut à 40 ans.

(6) Dans plusieurs provinces de France, il était passé un proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Fontenelle, Vie de Corneille.

(7) Le *Cid* de Corneille fut traduit en espagnol, quoique emprunté de Guillen de Castro et de Diamante.

(8) Corneille dit en parlant de *Nicomède* : « Le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'exclut que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. »

(1) Racine, dans son discours pour la réception de Thomas Corneille, dit que l'Académie s'applaudissait de voir sur la liste le fameux nom de Corneille, et qu'elle se félicitait de pouvoir l'y placer une seconde fois.

(2) Vers de Boileau, *Épître à Racine*.

(3) Il parlait sans cesse de sa noblesse et de sa vaillance. Il envoyait un défi à Corneille, qui n'y répondit que par des mépris et des chefs-d'œuvre.

C'est dans les annales de ce peuple, annales si fécondes en traits d'héroïsme et de magnanimité, que Corneille ira prendre ces grands personnages qu'il doit agrandir encore. S'il est un sentiment qui l'emporte sur l'amour de la patrie et de la gloire, qui élève davantage l'humanité au-dessus d'elle-même, qui enfante des héros plus courageux, des victimes plus résignées, c'est le zèle d'une religion naissante et persécutée. Le peintre des Romains peindra donc aussi quelquefois les Chrétiens des premiers âges (9).

« N'allons pas croire cependant que Corneille, inventeur du ressort de l'admiration, n'ait pas su employer les autres, ou ait dédaigné d'en faire usage. Le vrai génie a des idées dominantes; mais il n'en a point d'exclusives. L'art n'est pas trop vaste pour lui; loin qu'il veuille le resserrer dans un cercle plus étroit, il tend sans cesse à en reculer les limites. Quelle terreur profonde regne dans *Héraclius* et sur-tout dans ce cinquième acte de *Rodogune*, l'un des plus beaux, le plus beau peut-être de la scène tragique! Mais ce n'est point, je le dis encore, cette terreur de la tragédie grecque, fondée sur les crimes nécessaires et les calamités inévitables de quelques personnages, de quelques familles dévouées par le caprice d'une divinité barbare aux horreurs, les plus monstrueuses. C'est la terreur qu'inspirent les forfaits volontaires et les châtimens mérités qu'ils attirent sur la tête des coupables. L'une ne fait sur l'âme qu'une impression passagère et stérile, quand elle n'est pas dangereuse et sacrilège: les traces profondes que l'autre laisse dans le cœur y gravent des leçons salutaires. Il eut sans doute aussi le don d'émouvoir, d'attendrir, de faire couler les larmes de la pitié, celui qui traça les scènes douloureuses de Rodrigue et de Chimène, de Sévère et de Pauline. A la vérité, il fut vaincu dans cet art, si l'on en juge par le nombre des triomphes plutôt que par leur éclat. Mais cet art même, qui l'avait enseigné à Racine, ou du moins qui lui en avait fourni le premier modèle? c'est Corneille. Racine que ce grand maître avait précédé en tout, voulut d'abord, on le sait, marcher sur ses traces dans le sentier difficile de la tragédie *admirative*; mais il désespéra sans doute de l'y atteindre, et il renonça bientôt à une vaine poursuite. Son génie lui indiqua une autre route; il y trouva encore Corneille pour devancier et pour guide; mais cette fois il le laissa derrière lui, ou plutôt il remplit de ses nombreux trophées cette carrière nouvelle où Corneille n'avait tenté que deux fois la victoire et l'avait deux fois remportée. La fausse grandeur d'*Alexandre* est une sorte d'hommage rendu à l'auteur vraiment sublime des *Horaces* et de *Cinna*; mais qui pourrait voir dans la douleur touchante d'Andromaque, de Monime ou d'Iphigénie, un avantage obtenu sur l'homme qui a créé le rôle attendrissant de Pauline? »

L'orateur observe que la nature du génie de Corneille se composait de grandeur et de force, et qu'il y avait encore une conformité d'énergie entre les Romains et le poète qui les mit sur la scène; ensuite il considère ainsi Corneille.

« Ce qui distingue le génie du talent, c'est le don de créer; ce qui distingue le génie du génie même, c'est le nombre et la variété des créations. Que l'on parcoure l'histoire de toutes les littératures, et, j'ose l'assurer, on n'y rencontrera pas un seul homme qui ait possédé cette sublime prérogative à un plus haut degré que Corneille. Rassemblons, comme en un foyer, tous les rayons épars de sa gloire en ce genre, et nous en verrons jaillir une masse de lumière éblouissante.

(L'orateur donne ici autant d'exemples que Corneille a traité de genres différens.)

« C'est aussi une création que le style; et sous ce rapport qui a été plus créateur que Corneille? Dans l'enfance de l'art, ou plutôt dans ses tems de barbarie, les styles sont encore plus confondus que les genres. On fait du moins une distinction grossière entre la tragédie et la comédie: la scène souillée de sang ou exempte d'événemens funestes, la condition élevée ou inférieure des personnages servent à les faire reconnaître; et si on les mêle quelquefois, c'est à dessein et par un raffinement bien digne d'une telle époque. Mais, quelque différence qu'on fasse entre elles, on les écrit toutes deux d'un style absolument semblable; et ce style est le comble de la basse trivialité, de la vaine bouffissure, de l'indécence et du mauvais goût. Tel était le style des prédécesseurs et même des premiers contemporains de Corneille. Sans modèle, sans guide, par la seule force de son génie, il s'éleva jusqu'à cette diction sublime au-dessus de laquelle il n'y a plus rien. Tandis qu'il créait les formes majestueuses du dialogue tragique, par une souplesse de talent qu'on n'aurait pas crue conciliable avec tant de vigueur, il inventait aussi les tournures piquantes de la conversation comique, et y semait avec profusion de ces vers

nés que la force du sens et le bonheur de l'expression destinaient à devenir les proverbes de la bonne compagnie. Plus tard, et à l'époque où le déclin de son talent se faisait le plus sentir, il trouvait, par un prodige plus grand encore, le véritable style de la scène lyrique dans cette pièce où, son génie secondant celui de Molière, il fit parler à l'amant de Psyché un langage digne du dieu de l'Amour, un langage dont Quinault lui-même n'a pas surpassé depuis, le charme pénétrant et la douceur enchanteresse (10). Il ne régla pas seulement le premier les convenances du style dramatique suivant les genres et les personnages divers, le premier aussi il ramena le dialogue à l'imitation fidèle de la nature, en substituant à ces harangues alternatives, remplies de lieux communs, dont chaque interlocuteur attendait la fin avec une patience qu'à son tour il allait rendre si nécessaire à l'autre, en y substituant, dis-je, ces entretiens vraisemblables, où les personnages, tantôt paisibles, tantôt agités, selon leur situation, leur caractère ou leur passion, étendent ou resserrent leur discours, écoutent avec calme ou interrompent avec vivacité les questions et les réponses, et quelquefois pressent les unes et les autres avec une rapidité que l'esprit et l'oreille ont peine à suivre. Qui de nous, lisant dans Corneille de ces brillans assauts de passion ou de raisonnement, n'a pas désespéré cent fois qu'un personnage, pressé par tout ce que l'une ou l'autre a de plus victorieux, pût venir à bout d'échapper à sa défaite, et n'a pas laissé tomber le livre d'étonnement, en voyant les ressources imprévues que le poète a su tirer de son génie, pour changer la fortune du combat et donner la victoire à celui qui semblait vaincu? On peut assurer, sans craindre seulement d'exciter un doute, que Corneille n'a jamais été égalé dans cette belle et difficile partie de l'art. Mais que dirai-je, Messieurs, de cette foule de traits sublimes qu'il faut renoncer à définir, qu'on ne suffit point à admirer, de ces traits où la puissance de la parole est portée à sa plus grande hauteur possible? Ah! c'est ici qu'il faut laisser parler Racine, pour l'honneur de Corneille, pour l'honneur de Racine lui-même. Ce grand-homme, au tems où déjà l'humilité du chrétien avait tempéré en lui l'orgueil du poète, songeant sans doute aux vers inimitables dont je viens de réveiller en vous le souvenir, disait à son fils: *Mon fils, Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens* (11). La mémoire de Corneille ne se prévaudra point de cet aveu trop modeste; mais que du moins il lui soit permis d'en être glorieuse. »

L'orateur envisage ici le génie de Corneille sous toutes ses faces, et après avoir rappelé sa décadence prématurée, il arrive ainsi à ses examens.

« Il était réservé à Corneille de donner au monde littéraire un exemple qu'il n'avait reçu de personne et que personne ne devait prendre de lui, l'exemple d'un écrivain qui exerce envers lui-même les fonctions de juge, et instruisant sa propre cause avec toutes les lumières qu'on pouvait attendre de lui seul, prononce avec toute l'impartialité qu'on pouvait exiger d'un autre. Il est une orgueilleuse modestie qui veut se montrer supérieure aux petitesesses de l'amour-propre; il est une fausse sincérité qui confesse hautement des torts légers ou brillans pour donner le change à la critique sur les fautes graves et humiliantes. C'est ainsi que l'homme médiocre est sincère, c'est ainsi qu'il est modeste; ce n'est donc pas ainsi que Corneille devait l'être. On sent dans chacun de ses *Examens* cette bonne foi, cette candeur d'un homme de génie, homme de bien qui, pour son instruction et celle des autres, recherche ses erreurs sans sévérité affectée, comme sans indulgence secrète, et qui, sûr plutôt que fier de son mérite, ne s'estime pas moins parce qu'il a commis quelques fautes, ne s'estime pas plus parce qu'il en fait l'aveu. Corneille n'indique pas seulement les défauts de ses ouvrages; il en remarque aussi les beautés, et il ne met pas plus de vanité dans les éloges qu'il se donne, que dans les reproches qu'il s'adresse. Il se trompe quelquefois; quelquefois il n'assigne point la véritable cause de ses disgrâces, ou bien il se félicite de certaines inventions moins heureuses qu'il ne l'imagine, et établit entre les divers enfans de son génie, un ordre de prédilection que l'opinion publique n'a point sanctionné. Mais ce sont là des préventions involontaires, et non pas des méprises calculées; si de tems en tems le juge est abusé, du moins il n'est jamais corrompu.

(10) *Psyché*, dont le plan est de Molière et les quatre derniers actes de Corneille, est de 1671. Corneille avait déjà donné *Agésilas* et *Attila*. Tout le monde sait par cœur l'admirable tirade qui commence ainsi:

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.

(11) C'est Racine fils qui rapporte ce mot dans ses *Mémoires sur la vie de J. Racine*. V. p. 189.

« Vous qui suivez la carrière du théâtre, après les chefs-d'œuvre de Corneille vous ne pouvez rien lire qui vous soit plus profitable que ses *Examens*, et sur-tout ses *Discours sur le Poème dramatique*. C'est là que ce grand maître, devenu humble disciple d'Aristote et commentateur de sa doctrine, propose modestement des doutes, discute, éclaircit habilement des obscurités, concilie heureusement d'apparences contradictions, renonce franchement à expliquer ce qui est inexplicable, et enfin répand sur la théorie de son art les lumières de quarante années d'expérience et de méditation. Qu'ils rougissent ces écrivains novateurs et factieux dont la fortune ne peut s'élever qu'à la faveur du désordre; qu'ils rentrent en eux-mêmes en apprenant qu'un des premiers, un des plus puissans citoyens de la république des lettres, que Corneille, en un mot, qui, s'il en avait eu la volonté, aurait eu la force de renverser les lois établies, les a constamment respectées, leur a toujours prêté l'appui de son illustre exemple, et, par un noble aveu, s'est puni lui-même de quelques infractions passagères, comme si déjà la gloire n'avait pas pris soin de l'en absoudre. »

L'orateur termine son discours par s'adresser à l'ombre même de Corneille, et le félicite du succès dont ses belles tragédies jouissent maintenant.

M. Legouvé, après la lecture de l'analyse, a continué ainsi: de l'auteur de l'*accessit*, Messieurs, nous allons passer au discours enregistré sous le n° 2, à qui l'Académie a accordé une mention honorable, et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître. Voici les meilleurs fragmens de ce discours.

« Le genre de la tragédie héroïque fondée sur la lutte des passions et l'autorité souveraine de la vertu, ne pouvait réussir que chez un peuple dont les dogmes religieux repoussent le fatalisme et donnent une sanction divine aux préceptes de la morale. Mais il fallait une sagacité peu commune pour saisir cette vérité, pour découvrir les rapports qui doivent exister entre les principes de l'action dramatique et les opinions des spectateurs; harmonie qui seule peut faire du théâtre une institution nationale.

« Corneille eut cette gloire. Il sentit ce qui convenait à un peuple qui tendait vers la perfection à l'aide d'une morale épurée. Sentir ainsi c'est créer. Aussi Corneille fut-il éminemment créateur, et cette énergie productrice fut peut-être un obstacle à la perfection de son style. Il créa tout à-la-fois son théâtre et son langage. Ce fut dans un de ces momens d'une heureuse fécondité qu'il conçut le plan de *Polyeucte*.

« Quand on passe de *Polyeucte* à la *Mort de Pompée*, on se trouve dans un monde tout différent; mais on y retrouve le même poète. Cette dernière tragédie, dont le héros n'existe plus et la remplit toute entière de son nom et de ses souvenirs, est un phénomène littéraire qu'il serait peut-être dangereux de mettre au rang des modèles, mais qui sera toujours considéré comme un des plus grands efforts de l'esprit humain. . . .

« Corneille est le premier qui ait connu tout le pouvoir de la pitié sur le cœur humain. Rien de plus tendre que les belles scènes des quatre derniers actes de *Psyché*; rien de plus touchant que le *Cid* et *Polyeucte*. C'est dans ces dernières tragédies qu'il a peint, avec une étonnante vérité, les mouvemens de l'amour et les orages des passions. Personne n'a mieux employé le ressort de la terreur. Le cinquième acte de *Rodogune* est, sans contredit, le tableau le plus grand et le plus effrayant que nous ayons sur la scène. Il a conduit avec le même succès l'intrigue la plus simple et l'intrigue la plus compliquée.

« Ah! si le nom de grand doit appartenir à l'homme de génie dont les écrits ont été utiles à l'humanité, quel poète mieux que Corneille a mérité ce nom glorieux? il ne suffit pas, pour l'obtenir, d'avoir eu des talens supérieurs, il faut encore que l'influence de ces talens ait été favorable au bonheur des peuples. . . .

« S'il est permis de juger des événemens à venir par l'histoire des tems écoulés, il arrivera une époque où de nouvelles cités, des États nouveaux sortiront des ruines de nos cités et de nos Empires. De ces palais superbes, de ces colonnes triomphales, de ces nombreux miracles des arts qui embellissent notre patrie; et que nous contemplons avec orgueil, il ne restera un jour que des marbres mutilés, qu'un faible souvenir, tandis que nos chefs-d'œuvre littéraires, propriété commune de tous les âges, seront encore l'objet d'une admiration inépuisable, et que les siècles qu'ils auront illustrés, tels qu'une constellation radieuse, brilleront encore dans la nuit des tems. »

M. Legouvé a terminé en annonçant que l'Académie a décerné une autre mention honorable au discours enregistré sous le n° 13, dont M. Chazet est l'auteur, et qui se trouverait placée la première, a-t-il dit, si l'on avait consulté non l'ordre des n°s, mais la supériorité du talent.

(9) Dans *Polyeucte* et dans *Théodore*.

Voici les dernières pages de cet éloge :

« Après Nicomède, le génie de Corneille eut des éclipses fréquentes : comme le grand siècle où il vécut, il commença par des victoires, et il finit par des revers : la chute de Pertharite le découragea, et lui fit prendre le parti de renoncer au théâtre : au lieu de former un dessein si peu digne de lui, il aurait dû citer aux spectateurs ce vers de sa Toison-d'or :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent.

« Et en effet, Messieurs, si vous êtes surpris que ce soit à quarante-cinq ans, dans la vigueur de l'âge, que son énergie ait paru l'abandonner, observez qu'il n'avait pas vingt ans lorsqu'il s'ouvrit la carrière ; qu'il eût à surmonter des difficultés de tout genre ; que ses ouvrages se succédaient sans interruption ; et qu'entre autres il fit en deux ans *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur* et *Pompée* ! Des créations si rapides et si multipliées épuisent les forces morales, et le flambeau du génie, pour avoir répandu d'abord une lumière trop vive et trop ardente, ne brille plus que par momens, et ne jette que des lueurs incertaines.

« Corneille annonça publiquement qu'il renonçait aux compositions dramatiques, et cette espèce d'abdication solennelle fut une véritable calamité littéraire ; Boyer, Montauban, Garnier, Chapuzeaux et d'autres, auxquels la scène restait en proie, se croyant à jamais délivrés de leur maître, ne gardèrent aucun ménagement ; et la France fut inondée de leurs productions, on trouva dans une note à la fin de ce discours, la liste des pièces jouées pendant cet interregne ; on pourra se convaincre qu'elles sont toutes ignorées, et que leurs titres mêmes seraient inconnus, s'ils n'avaient pas été conservés dans des recueils qui conservent tout. Le théâtre retombait peu à peu dans la barbarie, les comédies reprenaient leur physionomie sérieuse, les tragédies leur exagération burlesque ; et Melpomène n'avait plus de larmes que pour regretter Corneille.

« Enfin, après un repos de sept années, il rentra dans la carrière ; on le reconnut dans quelques scènes d'*Oedipe* ; et on le retrouva tout entier dans *Sertorius*. Le succès de cette tragédie réveilla tous ses ennemis : mais l'expérience d'un siècle et demi, n'en a pas moins démontré que ce sujet est noblement traité ; que la conférence des deux généraux est un grand modèle ; que *Sertorius* est un vrai Romain, et que la générosité de ses sentimens donne le désir de l'imiter.

« C'est une chose bien remarquable, Messieurs, et c'est mon dernier hommage à Corneille, que ce grand caractère d'utilité publique qu'il sut imprimer à tous ses ouvrages : préférant au plaisir d'arracher des larmes, le mérite de diriger l'opinion, il allait remuer dans toutes les âmes les germes de la gloire et de la vertu : son théâtre est un école d'héroïsme, et dans presque toutes ses pièces on trouve une leçon frappante. Othon enseigne à gouverner ; les Horaces, à mourir pour la patrie ; Auguste, à pardonner ; Rodrigue, à venger son père ; Cornélie, à venger son époux ; *Sertorius*, à vaincre ses ennemis ; Sévère, à se vaincre soi-même : c'est ainsi que Corneille, captivant le cœur pour éclairer l'esprit, faisait tourner le plaisir au profit de l'instruction, et présentait de grands exemples aux spectateurs de tous les rangs et de toutes les classes. Les artisans, les nobles, les orateurs, les ministres, les rois eux-mêmes venaient chercher des modèles de générosité, de courage, de politique et de grandeur d'âme. Les impressions du théâtre sont vives, rapides, communicatives ; on n'oublie pas ce qui nous a émus ; on veut imiter ce qu'on admire. De là, cette foule de grands-hommes, de généraux habiles, d'auteurs illustres qui, s'élançant à la fois sur tous les chemins de la gloire, seront à jamais l'honneur de la France. Corneille observait avec une joie secrète le mouvement qu'il imprimait aux esprits, et jouissait du progrès des lumières et de l'enthousiasme national. A chaque représentation de ses ouvrages, il obtenait un succès moral bien plus glorieux que le succès dramatique, et il éprouvait le seul orgueil légitime, celui de pouvoir se dire : J'ai su me rendre utile à l'Etat, j'ai formé des citoyens et des hommes.

« Ne vous attendez pas, Messieurs, à me voir ici comparer les deux rivaux de la scène française ; vous avez demandé un éloge et non pas un parallèle : je ne partagerai point l'injustice d'un écrivain célèbre, lorsqu'aveuglé par son attachement pour un grand-homme qui n'a pas besoin qu'on soit injuste, il a dit que Cor-

neille avait plus de génie et Racine plus d'esprit : comme si l'auteur de *Phèdre*, de *Britannicus* et d'*Athalie* n'avait des droits qu'à l'esprit : je n'examinerai point si l'un a plus de pompe et d'éclat, l'autre plus de grâce et d'élégance ; si Corneille a brillé dans la peinture des caractères et Racine dans celle des passions ; si l'on admire dans le premier le sublime des pensées, dans le second la délicatesse des sentimens ; si celui-ci enfin est le poète des héros et celui-là le poète des amans ; mais je m'écrierai avec les enthousiastes du beau idéal : Heureux le pays qui a vu naître à une distance aussi rapprochée ces deux hommes extraordinaires ! heureux le monarque dont le regne a été honoré par leurs talens ! heureux le corps littéraire qui a pu comme le vôtre, Messieurs, réunir à la fois dans son sein, le génie qui invente et le génie qui perfectionne !

« Après tant d'obstacles détruits, tant de succès obtenus, tant de victoires remportées, que pourrais-je ajouter à l'éloge de Corneille ? rien, Messieurs, puisque je vous ai parlé de tous ses ouvrages : mais si chacun de ses titres, présenté isolément, vous a saisis d'admiration, que serait-ce si un résumé fidele les réunissait dans tout leur éclat, et ne formait qu'un faisceau de tous ses lauriers ? Oui, vous serez, j'ose le dire, éblouis de sa gloire, lorsque, rassemblant tant de rayons épars pour les offrir ensemble à vos yeux, je vous dirai sans aucunes précautions oratoires : d'épaisses ténèbres couvraient la littérature, il a percé cette nuit profonde. La tragédie n'existait pas ; il a créé la tragédie, et l'asservissant à des règles sévères ; il l'a rendue difficile pour écarter les rivaux. Il a deviné par instinct une route nouvelle. Il a fait dix chefs-d'œuvre en huit ans, il a laissé des modèles dans tous les genres. Nous lui devons la première tragédie intéressante et la première comédie de caractère. Il a fait plus ; il a donné l'idée du premier poème lyrique dans *Andromède*, et du premier drame dans *dom Sanche d'Arragon* ; c'était pour lui un besoin d'inventer. La France lui doit ses plus grands écrivains. Leur éloquence s'est formée sur la sienne ; il a excité tous les esprits, éveillé tous les amours-propres, averti tous les talens ; poète dans toute l'étendue de ce titre honorable, philosophe dans la véritable acception du mot, il a illustré toutes les vertus, il a écrit pour tous les peuples, et jamais on ne citera son nom sans se rappeler qu'il a été le premier comme le plus bel ornement de son siècle.

« Et quel siècle, Messieurs, que celui où les talens les plus variés se confondaient dans cette Académie pour la gloire de la France ! Supposez un moment que tous ces grands-hommes, dont nous voyons ici les bustes immortels, et dont les ouvrages vivent dans notre souvenir, rentrent dans cette enceinte illustrée par leur génie. Supposez que nous voyons reparaitre à-la-fois ce Racine, peintre brillant des passions ; ce Balzac, écrivain élégant, l'un des créateurs de la prose française ; ce Pelisson, historien fidele, le protégé de Fouquet surintendant, et l'ami de Fouquet prisonnier ; ce Boileau, le législateur du Parnasse ; ce la Fontaine, le fabuliste de la nature ; enfin supposez, Messieurs, que vous voyez rentrer ici tous les arts se tenant par la main, et représentez-vous Corneille ouvrant cette marche triomphale, précédant tous les talens comme il a précédé son siècle, et recevant de l'admiration publique le surnom de grand, non-seulement, nous dit l'auteur de *Zaire*, pour le distinguer de son frère, mais encore pour le distinguer du reste des hommes.

Tous ces fragmens, écoutés avec une attention soutenue et un intérêt qui n'a pas paru faible un instant, ont été souvent interrompus et suivis des plus vifs applaudissemens.

BEAUX-ARTS.

Cours historique et élémentaire de peinture, ou Galerie complète du Musée Napoléon. — 59^e livraison.

A Paris, chez Filhol, artiste, graveur et éditeur, rue de l'Odéon, n° 35.

LIVRES DIVERS.

Eloge de P. Corneille, Discours qui a obtenu l'accessit, au jugement de la Classe de la langue et de la littérature françaises ; par L. S. Auger.

Prix, 1 fr. 50 cent.

A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16 ; Déterville, rue Hautefeuille, et Petit, Palais-Royal, galerie de bois, n° 257, côté du jardin.

(Voyez l'article INSTITUT de ce jour.)

Amusemens de l'Adolescence, ou Lectures agréables et instructives, à l'usage des deux Sexes, par M. Pierre Blanchard, auteur de *Félix et Pauline*, du *Plutarque*, du *Buffon*, du *Voyageur* et de la *Mythologie de la Jeunesse* ; des *Délassemens de l'Enfance*, etc. ; et par madame de Renneville, Auteur de *Stanislas, roi de Pologne*, d'*Octavie*, de la *Galerie des Femmes Vertueuses*, etc.

Cet ouvrage paraît une fois le mois, par volume du format in-18. Chaque volume est composé de 144 pages, ou quatre feuilles d'impression, avec une ou deux gravures en taille-douce. Ces gravures sont coloriées lorsque le sujet l'exige.

Le prix des 12 volumes pour Paris, est de 18 francs, rendus francs de port. Pour 6 vol. on paye 11 francs. On ne peut souscrire pour moins de 6 vol.

L'argent et la lettre d'avis seront adressés, francs de port, à F. Buisson, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10, à Paris.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. ½ jous. du 22 mars 1808... 84 fr. 50 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808... 82 fr. c.
Actions de la Banque de France... 1262 fr. 50 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, relâche. — Demain, la Caravane, et Psyché.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de famille, et.....

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, au bénéfice de M^{me} Canavassi, la 1^{re} repr. d'*Egli oppositi Caratteri* (les Caractères opposés), et la 4^e repr. de *Nemici generosi* (les Ennemis généreux).

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Auberge de Bagneres, et le Concert interrompu. M^{me} Duret-Saint-Aubin continuera ses débuts par le rôle de Cécile.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Haine aux Femmes, la Vallée de Barcelonnette, et la Danse.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, l'Aveugle du Tirol, le Mariage du Mélo-drame et de la Gaîté, et les deux Martines.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui.....

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier ; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S. - Honoré. Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses ; et répètera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière. — Spectacle tous les jours, à sept heures et demie.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine*, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste. Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.